

ETC



Une terrible Beauté est née (?)

Biennale de Lyon, Lyon. 15 septembre – 31 décembre 2011

Véronique Souben et Maïté Vissault

Numéro 95, février–mars–avril–mai 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Souben, V. & Vissault, M. (2012). Compte rendu de [Une terrible Beauté est née (?) / Biennale de Lyon, Lyon. 15 septembre – 31 décembre 2011]. *ETC*, (95), 66–69.

UNE TERRIBLE BEAUTÉ EST NÉE (?)

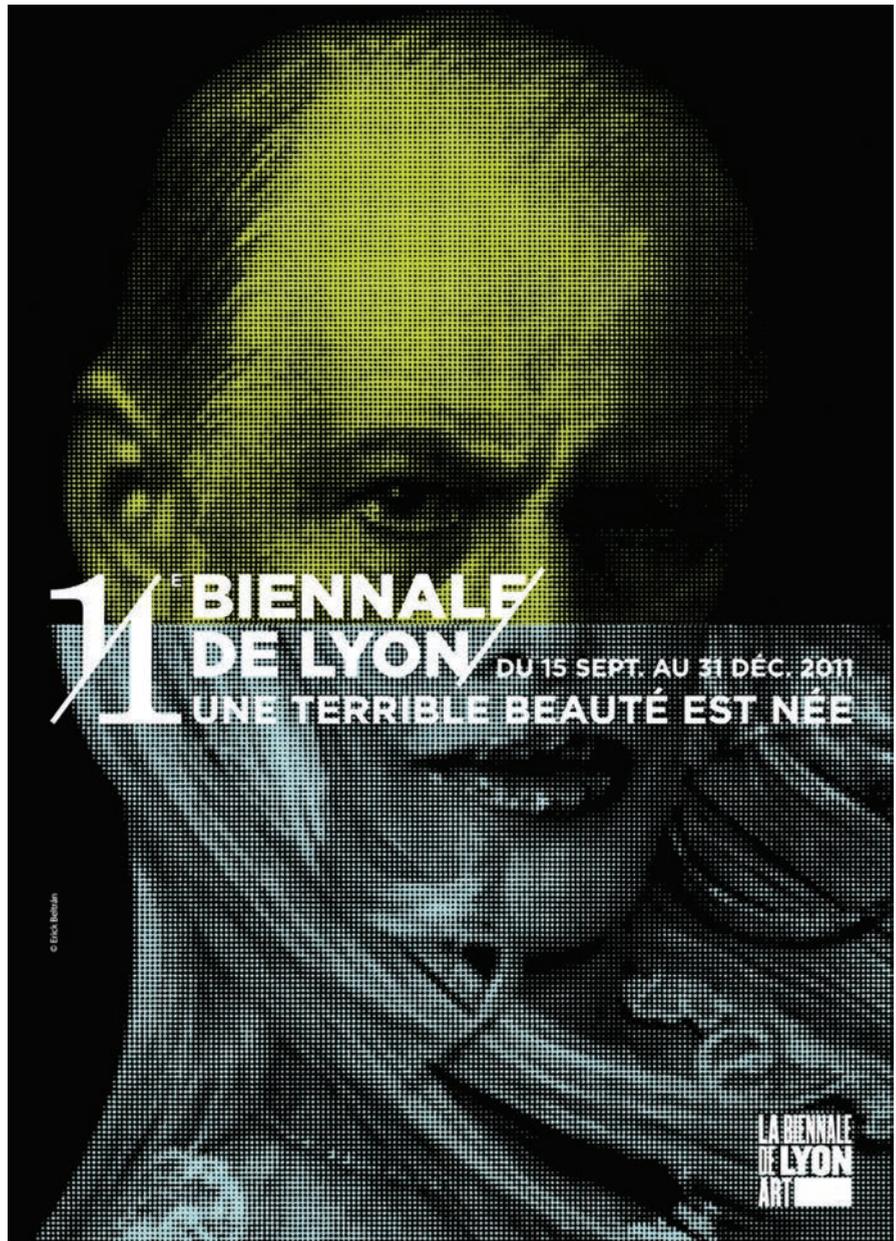
Biennale de Lyon, Lyon. 15 septembre – 31 décembre 2011

Maité Vissault : De nos jours, une biennale d'art contemporain est un moment singulier de la vie artistique, suspendu entre un état des lieux de la création artistique et une méga exposition à l'échelle de la ville. Celle de Lyon ne déroge pas à la règle : quatre lieux d'expositions de différentes factures et 78 artistes exposés. La Biennale de Lyon expose donc, comme il se doit, des artistes émergents, pour beaucoup d'origine sud-américaine – comme la curatrice Victoria Noorthoorn – et investit des lieux, ceux habituels de la Sucrière, du MAC et de la fondation Bullukian et un nouveau venu : l'Usine T.A.S.E. Sans parler ici de la qualité des œuvres, le propos général, tout comme le mode d'exposition, est élégant et intemporel, voire consensuel – le drame de l'humanité –, mais ne fait pas retour sur le monde qui est le nôtre. À mon goût, tout est un peu trop à sa place. Point de ruptures et de dérangements, même et surtout dans l'accrochage : en tant que plateforme ouverte, la Sucrière est le lieu d'une « terrible » mise en scène théâtrale, le MAC celui de l'Œuvre, la fondation, celui du projet et l'usine, celui de la friche. Touche-t-on là aux limites de l'exposition comme mise en scène ?

Véronique Souben : L'exposition comme mise scène. Cette problématique domine sans aucun doute la Biennale. L'œuvre d'Ulla van Brandenburg, qui accueille le visiteur à l'entrée de la Sucrière, donne le ton : une succession de rideaux, plus ou moins relevés, que le visiteur doit pénétrer avant d'entamer sa visite. Il s'ensuit une série d'installations dont les thèmes et le format, souvent scénique, nous plongent inmanquablement dans un univers théâtral. Le titre, extrait d'un poème de Yeats, amorce efficacement la dramaturgie : *Une terrible Beauté est née*. Malgré le fort impact de cette annonce, la sélection des œuvres et leur accrochage n'occasionnent effectivement aucune rupture ni basculement. Difficile de percevoir, dans cette succession de travaux plutôt dans le vent, le drame ou l'état d'urgence annoncée. Passé ce constat, j'ai néanmoins été fortement intéressée et séduite par le glissement très maîtrisé qui, régulièrement, s'opère entre espace d'exposition et plateau de théâtre. Ce passage, souvent élégant mais singulier, contribue selon moi à mettre en avant la force esthétique et la valeur scénique des travaux choisis qui, de ce fait, agissent à la fois comme éléments de décor, acteur principal ou œuvre muséale. De ce point de vue, la Biennale comme mise en scène brouille les pistes et ouvre des horizons quant au potentiel scénique ou non des œuvres actuelles. La limite de la manifestation réside, selon moi, davantage dans le propos, dont la banalité et le formatage finissent inévitablement par éveiller certains doutes quant au mode de présentation.

M.V. : Dans quelle mesure la biennale brouille-t-elle vraiment les pistes ? La valeur « spectacle » de l'art contemporain et son caractère « décor » ne sont-ils pas depuis longtemps avérés ? À mon avis, la mise en scène qui nous est offerte ici est du même acabit que le propos : elle est finalement très convenue et formatée, quoiqu'extrêmement – trop – cohérente. D'où le doute que tu évoques, qui ne fait que grandir tout au long du parcours. Il est d'ailleurs significatif de remarquer

qu'un certain « parcours » est fortement conseillé, ce qui confirme une conception de l'expo comme mise en scène théâtrale. Toutefois, plutôt que de révéler la valeur scénique des œuvres, l'accrochage me semble accessoiriser les œuvres, qui ne disposent d'aucun espace de résistance pour se révéler (même « l'immense » œuvre de Filliou, perdue dans de multiples boules et sphères du troisième étage de la Sucrière, perd de sa pertinence). Beaucoup s'enthousiasment de l'accessibilité de cette



Affiche de la Biennale de Lyon 2011. © Erick Beltran.



Marlène Dumas, *Meireles Cildo, La Bruja ! (la sorcière)*, 1979-1981, 1979-2004.
Série de 100 dessins; installation comprenant balai en bois et fils de laine et techniques mixtes sur papier. © Blaise Adilon.

biennale, de sa plongée dans l'imaginaire, de sa mise à distance du réel et de son retour dans le champ de l'esthétique, etc. En ce sens, elle fait consensus, car elle permet d'échapper aux incertitudes du présent, à sa schizophrénie, en plongeant le public dans un projet d'auteur. Cette vision idéaliste rassure autant qu'elle fait de l'exposition une œuvre d'art à part entière, au détriment des œuvres.

V.S. : Je pense au contraire qu'en scénographiant le parcours, les œuvres échappent paradoxalement au propos pour imposer leur qualité esthétique. J'ai ainsi été fortement marquée par la matérialité des étoffes de Brandenburg et des cordes élastiques de Laura Lima, des formes céramiques écrasées de Katinka Bock et du volume en miroir de Julien Discret, des fils de laine noirs de Cildo Meireles et du graphite gris des dessins de Elly Strik, des gonflables de Judi Werhein et des structures de fer et de bois de Luciana Lamothe, etc. Matières et formes se croisent, se répondent et parfois se mêlent mais chacune, selon moi, affirme son champ esthétique au détriment, non pas des œuvres, mais du message qui, heureusement (?), s'efface. Si alors l'exposition est perçue comme une œuvre d'art à part entière, c'est qu'elle a indéniablement réussi sa « composition ».

M.V. : Oui, peut-être... sauf qu'il y a là, à mon avis, une réminiscence – étendue aux dimensions de l'exposition – de l'art pour l'art. Ce phé-



Nicolas Paris, *Lectura de Casualidades o Incertidumbre Calculada*, 2011.
Exercices de dessins, objets et dessins. Courtoisie Nicolas Paris et Galeria Luisa Strina, Sao Paulo. © Blaise Adilon.

nomène est, il est vrai, symptomatique de notre époque d'incertitudes qui se réfugie dans certaines valeurs sûres, mais il reste foncièrement dangereux dans ses cloisonnements.

V.S. : Une exposition sur l'art concret brésilien se tient prochainement au Dickinson à New York. Son titre, « Playing with Form », évoque volontiers pour moi le parti-pris expographique de la Biennale de Lyon, qui fait d'ailleurs la part belle aux artistes d'Amérique latine. Si l'exposition de la Biennale n'a finalement d'autre fin qu'elle-même, ne révélerait-elle pas plutôt une sensibilité esthétique proche de ce mouvement ?

Véronique Souben et Maïté Vissault

Historienne d'art, **Véronique Souben** a collaboré avec de nombreux musées et centres d'art contemporain en France et en Allemagne. De 2003 à 2007, elle est conservatrice au musée d'art et de design Marta Herford (Allemagne). Depuis novembre 2010, elle est à la direction du Frac Haute-Normandie.

Diplômée en Sciences politiques et docteure en Histoire de l'art, **Maïté Vissault** est historienne, critique et curatrice. Forte de nombreuses publications, elle enseigne à l'Université de Lille 3, intervient régulièrement dans les écoles d'art et est l'auteur d'importantes expositions thématiques.



Laura Lima, *Puxador (Pirales) (Men = Flesh, Women = Flesh)*, 1998. Courtoisie : Laura Lima, A Gentil Carioca, Rio de Janeiro et Luisa Sirina Gallery, Sao Paulo. © Blaise Adillon.



Christian Ithapital, série de dessins, 2002-2011.



Ulla Von Brandenburg, *Kulissen*, 2011.
Tissus, coton peint, sol en bois peint en noir, cordes, chaises, échelle.
Courtoisie Von Brandenburg et Concept, Paris, et Pillar Corrias Gallery, Londres. © Blaise Adillon.